

MAURICE GOLDRING

Jours tranquilles à Belfast

Dans les années 1970, le voyageur arrivant à Belfast découvrait une ville en guerre : des soldats en armes patrouillant la ville dans des véhicules blindés, des hélicoptères tournant jour et nuit dans le ciel, des barricades reconstruites et détruites, des prisonniers de guerre, des sentinelles aux portes des quartiers. Pourtant, les mailles de ce filet militaire étaient assez lâches pour que coulent tranquillement les activités d'une société en paix. Les écoliers se rendaient à l'école en évitant les patrouilles, les pubs étaient pleins de buveurs de bière, les hommes et les femmes se rendaient à leur travail.

La majorité des habitants d'Irlande du Nord regardaient la guerre devant leur poste de télévision : une bombe qui explose, des maisons en ruine, des éclats de verre, des ambulances qui transportent les morts et les blessés. Pendant mes séjours répétés dans cette ville, les inconvénients de l'affrontement armé ont été de nombreux retards dus à des embouteillages à la suite d'une alerte à la bombe, des vitres de mon appartement brisées par une lointaine explosion qui tua un juge à quelques rues de là. En rentrant le soir, je trouvai qu'il faisait froid et je rajoutai une couverture. Le lendemain, un vitrier sonna à l'aube pour me réparer les carreaux. C'est tout ce que j'ai pu ramener comme histoires héroïques de mes nombreux séjours à Belfast alors que secrètement, j'espérais des risques qui auraient transformé mes missions de recherche en actes de bravoure. « Quand même me consolèrent mes amis déçus, tu aurais pu recevoir des éclats de verre si tu avais été chez toi ». Une drôle de guerre qui a duré trente ans et a tué plus de trois mille cinq cents personnes.

La guerre était bien sûr présente en images sur l'écran télévisé, mais c'était plutôt sa réalité qui était si étrange que j'avais l'impression d'assister à un théâtre de rue. Comme si la ville s'était déguisée pour un sinistre carnaval. Du coup, j'étais toujours étonné de constater que les destructions et les morts étaient vraies. Quand une voiture piégée explosait dans un quartier de la ville, j'allais me promener sur le lieu de l'attentat pour me persuader qu'il avait bien eu lieu, écouter mes semelles crisser sur les débris de verre comme sur de la neige durcie, toucher les panneaux de bois qui rendaient les vitrines invisibles. Il fallait bien que je confirme poliment d'une manière ou d'une autre les soucis de mes amis ou de mes proches qui me trouvaient courageux ou insouciant. « Tu n'as pas oublié ton gilet pare-balles ? » s'inquiétaient-ils. Je n'ai jamais eu peur à Belfast. Les administrations, les casernes, les écoles, étaient emmaillotées de grillage par les artistes locaux, le centre de la ville était cerné par des grilles infranchissables. J'ai vu plus d'uniformes en quelques mois que pendant toute la durée de la Seconde guerre mondiale. J'en tirai la conclusion erronée que plus on voit la guerre, moins il y en a.

Naturellement, une fois sur place, on s'étonne. Comment peut-on en arriver là, dans une société qui a toutes les apparences d'une société démocratique, c'est-à-dire où existent les moyens de réguler par des négociations les conflits les plus aigus ? Au point de départ, des revendications, des injustices, la discrimination dans l'emploi et le logement à l'égard des catholiques. Le pouvoir en place refuse les réformes. Il répond aux manifestations pacifiques par la violence. Les victimes de ces injustices demandent poliment, puis moins poliment et enfin, elles prennent les armes. C'est tout simple.

Les personnes au pouvoir ne répondent pas quand on s'adresse à elles calmement, elles éconduisent les délégations pacifiques, elles laissent les lettres sans réponse. Comment voulez-vous que ça évolue autrement que par la violence ? Le bon sens glisse vers l'acceptation de cette logique. Mais le bon sens peut aussi objecter d'autres arguments. Le mouvement pour les droits civiques aux États-Unis des années soixante, qui était la référence (nous sommes les nègres d'Irlande du Nord), n'a pas secrété d'organisations paramilitaires. Le DAL qui lutte par des moyens d'action directe pour le droit au logement des plus démunis n'a jamais organisé des actions clandestines armées pour soutenir sa lutte, malgré la violence des réactions. Et en Irlande du Nord même, les mouvements féministes qui luttent contre les injustices et les inégalités subies par les femmes n'ont jamais organisé de commandos armés menaçant les maris violents, les chefs de service harceleurs ou les administrations sexistes. Dire que des hommes et des femmes ont dû recourir à la lutte armée parce qu'il y avait des injustices et des discriminations n'explique rien, car il faudrait alors expliquer pourquoi dans les autres pays européens, qui ne manquent ni d'injustice, ni de discrimination, il n'existe pas de groupes armés clandestins soutenus par une partie de la population luttant les armes à la main contre les injustices et les discriminations. Sauf en Irlande du Nord, au Pays basque et en Corse.

Pour qu'émergent ainsi des groupes armés qui obtiennent l'appui ou l'assentiment d'une partie de la population qu'ils affirment défendre, il faut d'abord constituer des frontières communautaires. Les moyens sont divers, remontent l'histoire, célèbrent les héros passés, se nourrissent de l'expérience. Dans un état protestant qui s'affirmait tel, qui considérait les catholiques comme des éléments étrangers, qui réagissait par la violence répressive à toute demande élémentaire, il n'était guère difficile de constituer ce groupe. Dans ces conditions, l'existence d'une « armée », même symbolique, est l'annonce d'un avenir où les opprimés disposeront de leur état. D'autres symboles sont importants : le drapeau, le drapeau tricolore irlandais contre l'Union Jack « étranger », la langue, le gaélique, la religion, catholique. Tous les éléments de cette identité doivent se voir. L'église monte plus haut que les temples, les noms de rue sont traduits en gaélique, les trottoirs sont peints aux couleurs nationales. La constitution d'une communauté ramasse tous les éléments de l'histoire et de la culture, l'histoire de l'oppression, les récits de révolte. A l'entrée de Falls Road, le grand quartier catholique de Belfast, se trouve une grande peinture murale de la Vierge Marie, et sur les murs se trouvent peints des scènes de la Grande famine, de la révolte des Irlandais Unis,

les portraits des martyrs passés et présents. Tout promeneur sait où il se trouve.

La communauté étant ainsi constituée, elle doit être mobilisée. Il faut que la lutte armée s'inscrive dans un système d'explication globale. Première étape de ce « système » : un tableau apocalyptique de la situation. Le pays est sous la botte de l'opprimeur, le peuple gémit dans les chaînes, il est exploité et misérable. Deuxième étape : les gens réels qui composent le peuple n'ont pas conscience de leur oppression ou de leur exploitation. Ils sont corrompus ou trompés par la propagande ou terrifiés par la répression. Il faut donc passer à la troisième étape : il faut faire prendre au peuple et aux opprimés conscience de leur oppression et pour cela une organisation d'êtres d'exception, qui possède lumière et vérité, frappera « un grand coup » et réveillera ainsi les masses endormies.

Les actions « réveillent » les masses, elles doivent donc être bruyantes et voyantes. Elles doivent être d'autant plus spectaculaires que la victoire réelle est impossible. Même si les références étaient le Vietnam, l'Algérie, Cuba, tout le monde savait bien que l'IRA ne pourrait jamais vaincre l'armée britannique. La victoire devait donc être symbolique et le succès d'une action se mesurait à son retentissement plus qu'aux résultats obtenus.

Problème. Dans nos sociétés, tuer des familles qui font leurs courses dans un supermarché, des clients d'un restaurant au moment du dessert ou des salariés qui se rendent à leur travail dans un car n'est pas bien accepté. On imagine mal la célébration dans les manifestations nationalistes du massacre de La Mon ¹, on les imagine mal brandir les photos des corps calcinés, de même qu'on imagine mal l'ETA brandir les photos des journalistes assassinés ou des universitaires mutilés. La victoire étant impossible, ce sont les défaites qui sont célébrées et transformées en succès. Dans les bulletins de *Coiste*, l'organisation de défense des ex-prisonniers républicains, on retrouve mille fois le slogan « Quinze mille prisonniers, cent mille ans de prison ». Du point de vue strictement militaire, ce slogan est une aberration, c'est un bilan de défaite et de triomphe pour les adversaires. En principe, dans une guerre, les services de propagande mettent en avant les prisonniers et les victimes ennemies plutôt que les leurs propres. Or jamais ni l'IRA, ni l'ETA ne publient de bulletins de victoire qui seraient ainsi rédigés : « Mille cinq cents ennemis abattus, quinze mille blessés, deux milliards de livres de dégâts » ou bien « trois journalistes tués, cinq conseillers municipaux exécutés ». L'objectif de la lutte armée n'est donc pas une impossible victoire militaire, mais d'abord la fabrication de martyrs. La célébration des martyrs comprend deux décors principaux : le cimetière et la prison. Les commémorations, les en-

1. Le 17 février 1978, douze protestants meurent brûlés par une bombe incendiaire lancée dans la salle de restaurant de l'hôtel La Mon.

terrements et la solidarité à l'égard des prisonniers en sont les points forts. Les commémorations devant les tombes des martyrs sont le lieu de discours et de prières qui inscrivent les combattants tombés dans la grande chaîne des héros qui ont fait l'histoire des nationalismes. La nation irlandaise a été conquise par l'invasion étrangère, elle a été martyrisée, dépecée pendant huit siècles, la langue a été détruite, les terres confisquées, la population massacrée par les armes ou par la famine. Il fallait que les Irlandais se lèvent contre cette insupportable domination. Les révoltes successives ont été nécessaires à la reconquête de la nation celte. Les combattants s'installent dans la chaîne ininterrompue du martyr populaire. Wolfe Tone et l'insurrection des Irlandais Unis de 1798, les martyrs de l'insurrection Feniane de 1867, Patrick Pearse et James Connolly vaincus et fusillés après l'échec de l'insurrection de Pâques 1916, jusqu'à Bobby Sands, le gréviste de la faim de 1981. Chaque fois, il s'agit de défaites « exemplaires ». Une défaite exemplaire prouve que les vaincus ont eu raison de se battre, de s'engager dans un combat sans espoir puisque leur sacrifice inspire aujourd'hui de nouveaux combattants. Wolfe Tone demandait devant ses juges, avant sa condamnation à mort, qu'on n'inscrivît aucune épitaphe sur sa tombe tant que l'Irlande ne serait pas libre. Les poitrines se gonflent et les yeux se mouillent encore deux siècles plus tard quand on déclame son discours. Patrick Pearse était le poète des cimetières, ses oraisons funèbres étaient de grands moments d'éloquence. En partant vers la Grande Poste de Dublin pour l'insurrection de Pâques 1916, il savait que la poignée d'insurgés seraient vaincus, mais il entendait déjà l'oraison que lui consacraient les générations futures. Les vainqueurs sont arrivés aux poste de responsabilité après avoir renoncé à la lutte armée pour se soumettre aux chiffres ternes des résultats électoraux. On brandit le fusil dans les cimetières, on n'imagine pas de brandir un bulletin de vote. Dans la fièvre des révolutions permanentes, seuls les morts méritent une confiance totale, on se méfie des survivants qui peuvent toujours être tentés par un poste ministériel. Les morts risquent la putréfaction mais pas la corruption. Le rebelle Michael Collins renonce au combat pour les honneurs. Son adversaire De Valera suivra le même chemin et, aujourd'hui, Gerry Adams célèbre les résultats électoraux du Sinn Féin. Seul Bobby Sands conservera une éternelle pureté. La plupart des acteurs vieillissent mal et il vaut mieux mourir jeune.

Les enterrements des victimes d'aujourd'hui sont les commémorations de demain. Le combattant clandestin est par définition invisible. Lorsqu'il tombe, il sort de l'anonymat, la mort le transforme en martyr. La foule peut

porter son visage encadré d'une bande noire, son nom sera peint sur les murs du quartier, il aura droit à une oraison funèbre et à de longues notices nécrologiques dans les journaux républicains. Des combattants en activité, le visage caché par une cagoule, tireront des coups de feu, les amis se disputeront l'honneur de porter le cercueil. La veuve, la sœur, les enfants, vêtus de noir, seront les personnages incarnant la douleur d'une pieta qui tient lieu de démonstration. Qui n'est pas ému est un traître à la communauté.

La prison rend le combat public au même titre que la mort. La mort transforme en martyr, la prison en héros. Le combattant enfermé est paradoxalement plus visible que le combattant actif. Une bombe explose, un colis piégé mutilé son destinataire, une voiture déchiquette un gardien de prison, le commando qui a rempli sa mission est arrêté, la lutte pour la défense des prisonniers commence. Tous sont innocents, puisque leur guerre est juste. Si le prisonnier subit des mauvais traitements, ses partisans dénonceront la torture. Ils manifesteront pour le rapprochement du lieu d'habitation, pour l'amnistie, pour la libération. Les portraits des prisonniers seront portés dans les défilés, affichés sur les murs, reproduits dans les journaux et les tracts. Dès qu'un individu est arrêté, il prend un nom et un visage, il perd son statut de combattant pour prendre celui de victime. La question des prisonniers occupe le devant de la scène. Les luttes de prisonniers, la grève de l'hygiène, les grèves de la faim, permettent que la guerre se poursuive en prison, une guerre où les armes auraient été neutralisées, une guerre à mains nues. En prison, les Volontaires refusent de porter l'infamant uniforme des droits communs. Ils réclament le droit d'être regroupés dans des quartiers spéciaux, le droit de parader en bon ordre dans la cour. Au dehors, une bonne partie de l'activité militante se consacre à la solidarité avec les prisonniers et leurs familles. Un bus transporte les femmes et les enfants pour la visite. L'aide aux prisonniers, les demandes de regroupement, les campagnes contre les mauvais traitements, la vente des objets artisanaux fabriqués dans les cellules, les chansons de prisonniers, l'organisation de voiturage, toutes ces activités sont centrales au militantisme républicain.

Ce rituel remplace la politique. *AnPobhlacht*, le journal républicain, consacrait 90 % de son espace à la célébration des morts et à la solidarité avec les emprisonnés. Mais il joue aussi le rôle de légitimation du combat. Il dessine les uniformes et les atours d'une aristocratie auto-désignée qui agit comme champion de sa communauté. Depuis le dix-huitième siècle, les principes aristocratiques selon lesquels seule une minorité d'individus ont le droit de décision politique par le sang, le rang, la fortune, l'éducation et le sexe se

heurtent aux principes démocratiques. La conception aristocratique de la politique est partagée par les avant-gardes détentrices de « valeurs supérieures » qui ne peuvent être objets de négociations ou de compromis. De Valera disait que le « peuple n'a pas le droit d'avoir tort » et Gerry Adams qu'il ne fallait pas fétichiser le bulletin de vote. La violence armée est la mise en scène de cette aristocratie. Il faut de belles actions pour illustrer le destin qu'elle détient dans ses mains. Le rituel de la lutte armée est aussi important que le défilé des polytechniciens en uniforme le 14 juillet. Les organisations paramilitaires sont les grandes écoles du peuple. « A la libération, je suis passé à peu près directement du maquis à l'ENA, écrit Simon Nora, et je dois dire que je ne me suis pas senti dépaysé. [...] L'esprit n'était pas très différent. Nous étions dans les deux cas le petit nombre qui savaient mieux que les autres ce qui était bien pour le pays – et ce n'était pas complètement faux. Nous étions les plus beaux, les plus honnêtes, les plus intelligents et les détenteurs de la légitimité »².

En résumé, la violence spectaculaire du conflit nord-irlandais comporte d'abord la constitution d'un peuple avec ses drapeaux, ses chants, ses quartiers, ses murs. Ce peuple est en danger de mort, mais les gens du peuple ne s'en rendent pas compte. Il faut donc les réveiller par des actions spectaculaires, menées par des êtres d'exception, – on dit les acteurs –, qui deviendront soit des martyrs, soit des chefs charismatiques dont les qualités sont dues d'abord à la force de leur engagement et de leur sacrifice. La quasi-totalité des élus du Sinn Féin ont passé du temps en prison. L'emploi de la violence militaire est aussi fondé sur l'idée d'une guerre à mort, où la solution passe par l'élimination réelle ou symbolique de l'adversaire pour faire advenir un État nation où le peuple homogène célébrera chaque année les grands événements et les grands hommes. On reconnaît les modèles dans ce système : la révolution bolchevique de 1917, la Grande Marche du peuple chinois, l'épopée de la guérilla castriste. Modèles revendiqués par les républicains nord-irlandais. Modèles en crise parce que plus personne ne veut plus les applaudir puisque nous en connaissons la fin.

L'un des obstacles politiques majeurs de la démilitarisation de la vie politique se trouve alors dans la difficulté qu'éprouvent les anciens combattants à sortir de la clandestinité ou de la prison pour se réinsérer dans une vie civile banale. Il leur faut non seulement changer de mode de vie, travailler, payer les factures, mais surtout admettre qu'on leur oppose des opinions différentes des leurs, voire de se trouver minoritaires et impuissants. L'excitation du combat cède le pas à la grisaille des dossiers et des négocia-

2. Cité in Jean-Michel Gaillard, *L'ENA, miroir de l'État, de 1845 à nos jours*, Bruxelles, Complexe, 1995, p. 64.

tions. Les clandestins ont un grand prestige, ils se sont battus, ont risqué leur vie. La paix oblige à se poser la question « qui suis-je sans la guerre ? ». Les solutions politiques, qui sont nécessairement des compromis, obligent à jeter un regard critique sur les années de guerre. Cela valait-il la peine ? Et qu'est-ce qui distingue un républicain qui a renoncé à la lutte armée d'un militant nationaliste modéré du SDLP. C'est pourquoi la réintégration des « anciens » est si importante. *Coiste* est un « syndicat des libérés » et demande que les casiers redeviennent vierge, parce que trop souvent on refuse un emploi aux démobilisés en raison de leur condamnation. Et surtout, il faut batailler pour que les années de prison soient prises en compte pour les retraites, comme pour les soldats d'une armée régulière. *Coiste* demande pour les anciens prisonniers des formations spécifiques qui prennent en compte l'expérience acquise par les libérés, et exige à la sortie de ces formations « des emplois stables, bien payés, dans les quartiers Nord et Ouest de Belfast »³.

Le processus de paix est terrible parce qu'il signifie l'extinction des projecteurs, la fin du spectacle. La négociation qui s'est engagée depuis le cessez-le-feu de 1994 rompt radicalement avec le drame qui s'est joué pendant trente ans. Il change la définition du peuple : le nouvel état doit être reconnu par des communautés radicalement opposées, qui pendant longtemps ont considéré que leur existence passait par l'inexistence de l'adversaire. Les Accords du Vendredi Saint considèrent que les adversaires ne sont plus un « problème » à surmonter, mais qu'ils font tous partie de la solution. Exit la violence armée comme élimination de l'adversaire. Il faut donc négocier des compromis laborieux – le compromis ce n'est pas forcément le contraire de la victoire, mais c'est le contraire d'une conception militarisée de la politique. Les solutions devront être négociées, soumises à des élections, à des votes, à des discussions patientes. La parole va remplacer les armes, le bulletin de vote remplacer la mitrailleuse. Il faudra accepter d'attendre, parfois d'être minoritaires, s'inscrire sur des listes électorales. Les anciens combattants vont râler, entrer dans une zone grise, formeront des groupes de grognards, de demi-soldes qui raconteront leurs exploits et dénonceront les mesures en demi-teintes. Que Mandela était beau dans sa cellule ! Que la prison de Long Kesh était excitante à côté des lambris du Stormont ! Martin Mc Guinness était plus flamboyant comme chef d'état-major que comme ministre avec chauffeur et voiture de fonction. Voilà, le spectacle est terminé. Le rideau tombe, les caméras s'éloignent, l'ennui s'installe. Les héros écrivent des textes de loi, discutent le budget, et plus personne ne leur tend le micro.

Gilles Favier,
*Enterrement
d'un militant
républicain*,
Armagh, 1984,
© Agence Vu.

3. Feilim O
hAdhmaill,
*Equal citizen-
ship for a New
Society? An
Analysis of
Training and
Employment
Opportunities
for Republican
Ex-Prisoners
in Belfast*, Bel-
fast, Coiste,
2001, p. 61.